

20

Gérer une réserve en France avec une guilde d'ongulés

Thierry Lecomte

Conservateur de la Réserve naturelle des Courtils de Bouquelon

Les réintroductions peuvent-elles être utilisées comme outils de restauration des écosystèmes ? La question préliminaire à cette réflexion s'est posée il y a 33 ans, lorsqu'il a fallu gérer une réserve naturelle en déprise agricole. « Comment pouvait-on maintenir des milieux ouverts, qui semblaient plus riches que les landes à fougères aigles et à bouleaux, qui se substituaient naturellement, au bout de 40 ans, aux milieux abandonnés ? ».

courtils.de.bouquelon@live.fr



AGIR pour la
BIODIVERSITÉ
RHÔNE-ALPES

Colloque à Lyon les 10 et 11 février 2012

LES RÉINTRODUCTIONS Un atout pour restaurer les écosystèmes ?

Introduction

L'utilisation d'animaux domestiques a commencé dans ce contexte, mais avec des races particulières, qui constituent des maillons intermédiaires entre les espèces sauvages, qui avaient disparu, et les espèces domestiques les plus modifiées par nos généticiens et zootechniciens. Donc, il y a 33 ans, des vaches Highlands et des chevaux de Camargue étaient introduits dans une réserve du Marais Vernier. Les agriculteurs du secteur disaient que ces animaux ne tiendraient pas l'hiver, or ils ont bien tenu l'hiver et ils sont morts de vieillesse 15, 18, ou 20 ans plus tard. Les vétérinaires avaient dit qu'il faudrait les vermifuger compte tenu des parasites en zones humides, mais jamais une goutte de vermifuge n'a été donnée et les animaux vont bien. Les agronomes disaient que dans les marais les animaux ne tiendraient pas le choc sans herbe fourragère, or ils se sont bien nourris. Les zootechniciens de l'INRA prédisaient qu'une race comme les Highlands ne pourrait pas tenir et pourtant depuis trente trois ans que ces animaux sont là, ils se portent bien. Il faut donc avoir parfois des utopies, sans avoir peur de conduire des idées un peu à rebours des idées du moment. Corneille disait « il est parfois difficile de s'éloigner du grand chemin. Mais mon Dieu que la nature est belle quand on s'éloigne du grand chemin ! ».

Quand on est jeune, on est parfois tout d'une pièce et un peu psychorigide. Les contacts avec les chasseurs et les agriculteurs n'ont donc pas tous été bons au début. Le premier taureau réintroduit a été retrouvé avec une balle à sanglier entre les cornes moins de 6 mois après. Ce n'était peut-être pas la bonne méthode, il a donc fallu évoluer. Jean Rostand disait « il n'est pas d'attitude rigide qui à la longue ne donne de crampes ». La médiation peut être alors utile pour décrire un certain nombre de situations problématiques liées à la nature.

On présentera donc une synthèse des premiers résultats. Car aujourd'hui nous sommes invités par des écoles vétérinaires pour faire des conférences et des étudiants en agronomie font des thèses sur ce thème. Le regard posé par un certain nombre de professionnels qui gravitent autour de l'élevage s'est complètement inversé par rapport à ce type de projet.

Fonctionnalité, patrimonialité et gestion

Le positionnement des espèces ré-introduitibles évolue sur deux gradients. Il y a un gradient de patrimonialité et un gradient de fonctionnalité. Certaines espèces fortement patrimoniales n'auront pas obligatoirement un impact fort sur l'écosystème. Au contraire d'autres espèces auront un impact très fonctionnel, mais peut-être pas une valeur patrimoniale très forte. Par exemple, les vaches charolaises n'apportent pas de patrimonialité pour gérer un espace, mais en terme de fonctionnalité cet animal peut apporter énormément de choses à

un écosystème. Pour la gestion des réserves naturelles on sait aujourd'hui que l'évolution actuelle des écosystèmes est confrontée au dictat de la charrue. C'est-à-dire que « là où la charrue passe, la nature trépassé ! ». C'est peut-être un peu exagéré, mais un agro-système remplace alors l'écosystème. Là où la charrue ne peut plus passer du fait de contraintes, on est, le plus souvent, en situation de déprise agricole. Cela se traduira soit par un boisement spontané qui n'est pas naturel du fait de l'envahissement de la végétation en l'absence de facteurs antagonistes, soit on accélère le processus par un boisement volontaire. Il s'en suit, sur l'hexagone, une perte importante de la biodiversité associée à ces types d'écosystèmes, par la disparition des pelouses, des landes d'alpages, des prairies, de formes et de couleurs.

Importance de l'indigénat de l'espèce

En matière de réintroduction d'ongulés, une précaution est à prendre, il faut veiller à l'indigénat de l'espèce. On a des espèces qui sont indigènes à la France métropolitaine : l'aurochs, le tarpan, l'élan, le bison, le cerf, le chevreuil... etc. Même si sur cet échiquier certaines espèces ont disparu totalement (aurochs, tarpan), partiellement (élan, bison), ou sont cantonnées à des écosystèmes refuges (bison, cerf, chamois). Par la force des choses certains animaux sont devenus forestiers ou alpins, ce qui n'était pas prévu initialement. Il faut donc bien spécifier pour ces espèces, quand elles sont indigènes, qu'il y a une coévolution plurimillénaire entre les espèces broutantes et les espèces broutées. Certaines espèces sont faites pour être broutées et ne pourront vivre que si elles le sont. Il ne faut pas avoir peur de faire brouter des plantes car certaines ne survivent que comme cela. Cette pression de pâturage modifie ainsi le curseur de la compétition interspécifique du statut végétal.

On peut aussi utiliser des espèces exogènes telles que le lama ou les moutons et dans les zones méditerranéennes, la chèvre domestique ou l'âne. Mais l'insertion de ces espèces-là dans l'écosystème risque d'être plus délicate car, très souvent, elles détruisent cet écosystème ou bien elles ne survivent pas. On aura souvent des difficultés à les maintenir dans ce milieu naturel, si elles ne le ravagent pas.

Il est très important de ne pas confondre une race géographique d'espèces sauvages et une race domestique particulière sur sa région d'origine, la démarche écologique ne se superpose pas nécessairement à la démarche culturelle. Par exemple, la vache normande a des origines scandinaves, croisées à des influences anglaises et autres, il s'agit donc d'un véritable mélange de différentes races de Normandie, qui n'avaient rien à voir ensemble. Des discours régionalistes veulent mettre des vaches bretonnes parce qu'on est en Bretagne, mais cela n'a pas toujours du sens. Il peut y avoir un sens culturel, ce qui est respectable, mais moins de sens écologique.

Les grands herbivores, « clef de voûte » des écosystèmes

Les grands herbivores ont par ailleurs un important effet « clef de voûte ». Cette notion est souvent faussée par l'agronomie. On parle d'herbivorie parce que les grands herbivores ont été domestiqués par des agronomes ou des zootechniciens. En hiver, les animaux ne vont pas rentrer en hibernation, mais souvent il n'y a pas d'herbes, or il faut qu'ils mangent quelque chose. Donc avant l'invention du foin ou de l'ensilage, récente à l'échelle temporelle des ongulés, il fallait que les animaux se débrouillent. Ils ne consomment donc pas que de l'herbe, mais en automne aussi des fruits d'arbres durs (chêne, hêtres, châtaigniers), qui augmentent leurs réserves corporelles. Dans le même temps ils vont s'en prendre aux écorces ou aux rameaux notamment pendant les périodes hivernales et donc ça va avoir deux conséquences. Une qui concerne l'écosystème en voie de boisement, il aura moins de chance de se boiser si les semences sont consommées. Beaucoup de forestiers considèrent que l'augmentation des populations de cervidés est une menace pour la régénération forestière vu l'abroustissement des jeunes sujets effectué (Figure 1). Or on ne peut imaginer une situation plus naturelle, avec non seulement des herbivores d'environ 200 kg que sont les cerfs, mais aussi de grands herbivores comme le bison, l'auroch, l'élan ou le tarpan, ensemble qui fonctionnent en guildes. Ils vont se compléter avec un impact croisé de ces différentes espèces qui va façonner le milieu.

Les animaux ont donc la capacité de prendre du poids à la belle saison, qu'ils perdent en hiver. Un gros Highland peut s'en prendre à un saule qu'il va manger en hiver, mais avec la réadaptation physiologique, la bouse de vache devient du crottin de bovin (Figure 2) donc le système survit. Les ongulés sont donc au carrefour de l'écosystème entre la production primaire, la consommation secondaire et le recyclage des déchets. Dans un écosystème terrestre les grands herbivores jouent ainsi un vrai facteur « clef de voûte ».



Figure 1 Abroustissement d'un saule en hiver



Figure 2 Crottin de bovin en hiver

Le concept de Climax « climat, sol, végétation » et les herbivores

C'est un concept réducteur car il repose sur une trilogie « climat, sol, végétation » mais ne prend pas en compte la faune et en particulier l'herbivorie. Ce n'est pas si étonnant car étant donné que les grands herbivores sauvages ont été détruits de manière historique voir préhistorique, on a oublié que ces animaux jouent encore un rôle important dans les biomes de la planète. Cette situation a induit une confusion entre évolution naturelle d'un écosystème complet, et évolution spontanée d'un écosystème amputé de certaines des fonctionnalités comme l'herbivorie.

Un climax est donc une dynamique de la végétation qui répond à une pression de pâturage et va diversifier un certain nombre de situations. Cela peut se comprendre si on regarde toutes les espèces des milieux naturels ouverts qui sont le résultat de millénaires voire de centaines de milliers d'années de coévolution herbivores et milieu naturel. Des milliers d'espèces n'ont en effet pas pu se créer dans les 8000 ans qui nous précèdent et qui ont accompagné l'évolution des pratiques agricoles, de l'Homme et de la déforestation.

L'herbivore : inducteur de biodiversité

Le schéma des divers niveaux de biodiversité induits par les grands herbivores est très important (Figure 3).

Il y a tout d'abord la guildes des herbivores, ensuite l'endocénose symbiotique, qu'on appelle le fasciés microbien de l'animal, il s'agit d'un écosystème à part entière avec plusieurs groupes de protozoaires qui mangent les bactéries présentes. Les naturalistes ne parlent jamais de toutes ces espèces intéressantes alors qu'elles sont d'importance, de temps en temps il faudrait sortir du vautour, du lynx...et s'intéresser au microscopique.

Beaucoup de parasites sont également présents et sont des espèces à part entière à prendre en compte. Le ministère de l'agriculture s'efforce de déparasiter nos animaux à coups de substances vermifuges qui attaquent alors des compartiments importants, en particulier les insectes coprophages et les lombriciens qui jouent un rôle très important dans les chaînes alimentaires et dans le processus de minéralisation au niveau du sol. Par exemple, un jour il faudra peut-être réintroduire le varon (mouche parasite des bovins). Des espèces nuisibles il y a cinquante ans sont des espèces protégées que l'on réintroduit aujourd'hui donc pourquoi ne pas penser aux parasites.

Il faudrait aussi parler des mérocénoses d'induction indirecte qui sont surtout les insectes floricoles.

L'herbivorie crée également des micro-biotopes, par exemple des zones sableuses par les bisons qui se roulent.

Enfin la zoochorie est le fait que les grands herbivores sont des corridors écologiques actifs qui transportent des quantités de choses, graines, etc...

En prenant l'exemple de la mérocénose particulière des insectes floricoles, on observe sur ce schéma (Figure 4) qu'ils jouent un rôle dans le système permettant l'obtention de graines diverses qui vont être importantes pour la diversité des granivores. En tant que « clé de voûte » le pâturage par les herbivores favorise un équilibre entre les plantes monocotylédones et dicotylédones qui se traduit par une diversité florifère attrayante pour les insectes floricoles et agit à plusieurs étages de la biodiversité.

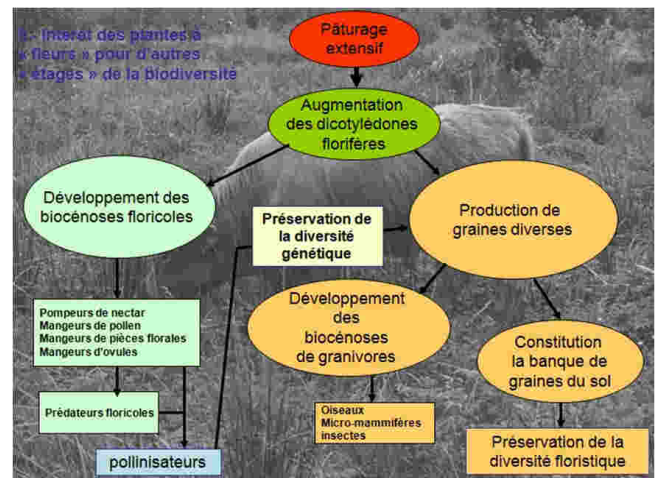


Figure 4 Exemple des différents niveaux de biodiversité induits par le pâturage

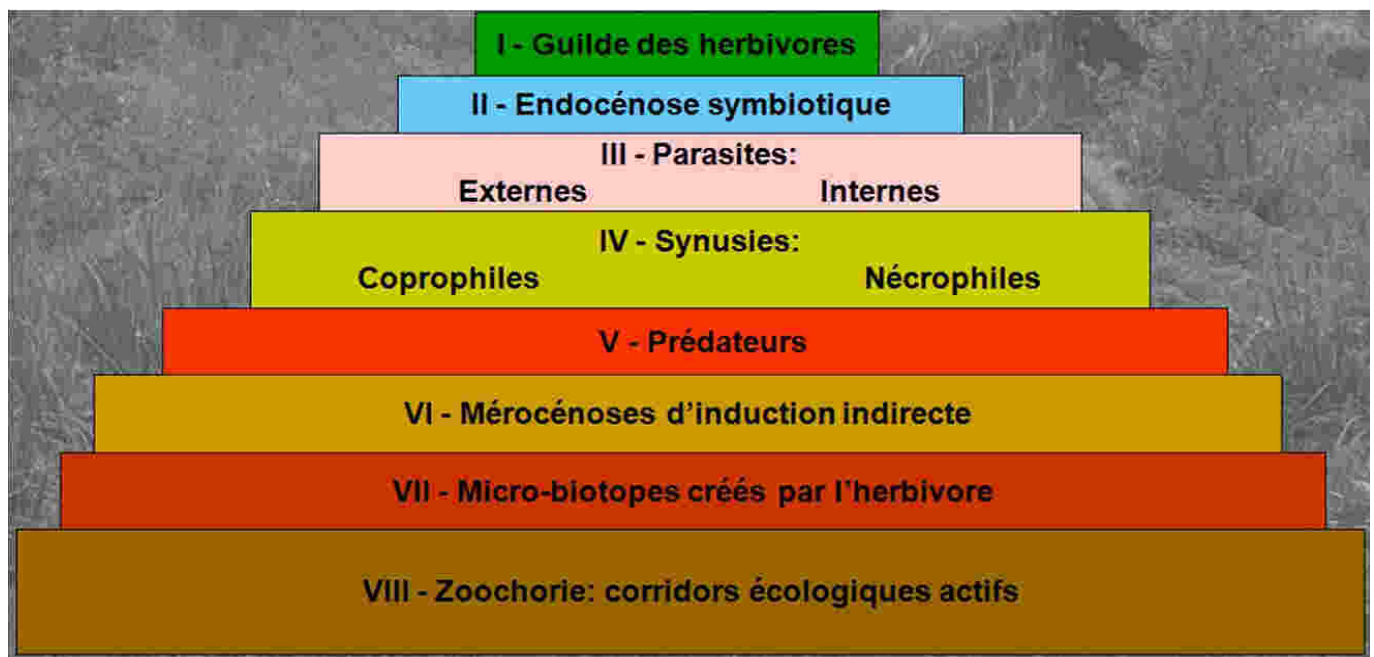


Figure 3 Schéma des divers niveaux de biodiversité induits par les grands herbivores

Le pâturage de grands herbivores joue ainsi un rôle sur la richesse spécifique de la strate herbacée à trois niveaux : le broutage, le piétinement et les fèces. A ce dernier niveau se trouve impactée la cohorte des lombriciens. Personne n'en parle car ils sont moches et vivent sous terre et pourtant ils représentent la première biomasse des écosystèmes terrestres en terme de fonctionnalité avec de 2 à 6 tonnes par hectare sur une prairie pâturée, beaucoup plus que les oiseaux, les sauterelles etc... Cette biomasse est d'une importance capitale en tant qu'espèce fourrage

pour 200 espèces de vertébrés consommant de 5 à 95% de lombriciens (oiseaux, reptiles...) et font un travail monumental, sur la banque de graines en préparant l'accès aux bactéries et champignons du sol et sur la minéralisation de la matière organique dans le sol. D'après une étude de 1996 sur un milieu nouvellement pâturé, la population de lombriciens explose véritablement avec le pâturage de grands herbivores, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit de bovins ou d'équins.

La notion de guildes d'ongulés

Il existe une complémentarité entre les équins, les bovins et les cervidés. Effectivement les équins ont un profil alimentaire essentiellement tourné vers les herbacées monocotylédones, les bovins vers les herbacées à dominante dicotylédones et les cervidés plutôt vers les espèces ligneuses. Le profil évolue néanmoins selon la saison et la disponibilité des ressources. Il est donc intéressant de privilégier une gestion plurispécifique des milieux. Les bovinés et équidés étant faiblement lignivores, dans certaines situations de dynamique ligneuse particulièrement forte, il serait alors intéressant d'avoir recours à de grands herbivores lignivores. Ainsi, on pourrait éviter le surpâturage d'herbivores stricts, pouvant être néfaste au maintien d'une strate herbacée haute et de la biodiversité associée. Dans ce cas l'utilisation d'espèces indigènes comme le cerf ou encore plus l'élan serait une alternative efficace.

L'élan qui a quitté l'Europe occidentale entre le 19ème et le 20ème siècle coiffe différents biomes allant de la toundra et la taïga aux steppes et semi-déserts en passant par les forêts sempervirentes et caducifoliées. Il est relativement léger avec 440g/cm² contre 800 pour

les chevaux et bovins, il serait donc intéressant dans les zones humides. Il consomme principalement des ligneux avec environ 25kg par jour en hiver. Un projet de réintroduction axé sur le tourisme est déjà en route dans le PNR de la forêt d'Orient et un projet existe autour d'une réserve naturelle dans le marais Vernier pour limiter la progression de l'aulne glutineux. Malheureusement, l'utilisation de cervidés en enclos représente d'une part un problème d'ordre administratif (certificat de capacité, gestion des animaux excédentaires, risques sanitaires...) et également un problème de clôtures (coût, perception paysagère...). Par conséquent il n'existe que quelques expériences suédoises de gestion par des cervidés.

L'herbivorie conduite en extensif est donc un facteur clef de la biodiversité durable des milieux ouverts. De plus, elle vit de l'écosystème qu'elle fait vivre au plus haut niveau de biodiversité car elle est par essence intégrée à l'écosystème et à sa fonctionnalité. Les grands herbivores sont donc incontournables pour des milliers d'espèces et demeurent un outil de restauration et de gestion de la biodiversité irremplaçable.

